

photographies
David Desaleux

textes
Julien Langumier
Emmanuel Martinais

préface
Sylvain Maresca

UX . ÉTAT DES LIEUX . ÉTAT DES

L'ÉTAT . LES LIEUX DE L'ÉTAT . LES LIEUX



LE ADMINISTRATIVE D'ETAT



UX . ÉTAT DES LIEUX . ÉTAT DES L'ÉTAT . LES LIEUX DE L'ÉTAT . LES LIEUX

photographies : **David Desaleux**
textes : **Julien Langumier & Emmanuel Martinais**



Fablyo

Rhône-Alpes

Région



ENTPE

PRÉFACE

par Sylvain Maresca



Un photographe à l'origine d'une enquête de sociologues, ce n'est déjà pas banal. Mais un livre de photographe pour en rendre compte, voilà qui l'est encore moins.

La plupart des collaborations entre chercheurs en sciences sociales et producteurs d'images démarrent à l'initiative des premiers, soit parce qu'ils souhaitent recueillir des données visuelles qu'ils n'ont pas eux-mêmes la compétence de produire, soit parce qu'ils envisagent un prolongement public à leur enquête sous la forme, par exemple, d'une exposition ou d'un film. Le photographe, s'il est question de photographies, est alors sollicité dans le cadre d'un protocole déjà défini par le chercheur et l'enjeu de sa contribution est d'y trouver sa place. Il n'est pas toujours évident qu'il y parvienne, qu'il réussisse à intégrer dans ses images les préoccupations de son partenaire-commanditaire universitaire, comme à faire valoir son propre regard sur les réalités explorées. Nombre de ces collaborations connaissent un cours plus ou moins difficile, et le résultat donne rarement une place équilibrée aux analyses du chercheur et aux images du photographe.

Ici, l'idée de l'enquête provient de la curiosité initiale de David Desaleux pour l'univers à la fois ouvert et clos des services publics dans lesquels le quidam pénètre toujours avec le sentiment mêlé d'avoir le droit de s'y adresser et en même temps de le faire rarement là où il faut ; d'y trouver des interlocuteurs censés être à son service, mais qui, de fait lui opposent souvent des arguments d'autorité décourageants. Bref, une maison commune pas toujours hospitalière, et même souvent franchement secrète.

Les photographes éprouvent fréquemment la tentation impérieuse de porter leur regard sur les lieux qui se dérobent à la curiosité, d'aller voir ce qui se cache derrière les portes closes, non ouvertes au public. David Desaleux a jeté son dévolu sur les services de l'Équipement, à qui il avait déjà eu affaire dans un projet précédent et qui, au cours

des dernières décennies, ont délaissé leur mission de réception du public au profit de tâches d'expertise technique.

Un photographe ne pénètre pas facilement dans ces édifices et ces bureaux, mais dans le cas présent son insistance de curieux professionnel, reconnu comme tel, lui a finalement donné le sésame indispensable et, dans la foulée, lui a permis d'entraîner dans son sillage deux sociologues qui éprouvaient, quant à eux, davantage de difficultés que lui à se faire admettre en ces lieux. L'emprise de la presse et des médias rend les journalistes, et tous ceux qui s'y apparentent, de près comme de loin, plus familiers que les chercheurs, dont la plupart des gens se demandent ce qu'ils cherchent et pourquoi. L'appareil du photographe apparaît peut-être moins menaçant que le magnétophone de l'enquêteur. Voilà donc une enquête démarrée non seulement à l'initiative du photographe, mais encore grâce à lui.

La photographie attire. Chacun veut voir ce qu'elle retient de la réalité, surtout si cette réalité concerne directement sa vie personnelle ou professionnelle. Le photographe peut aisément donner à voir ses photos, surtout aujourd'hui avec l'immédiateté des écrans de contrôle des appareils. Ainsi le regard du photographe peut-il à son tour être soumis au regard de ceux qu'il regarde. Une réciprocité s'instaure qui nourrit les échanges et les enrichit. C'est là une ressource précieuse de la photographie en situation d'enquête : stimuler les interactions, susciter des réactions, des commentaires, des critiques, des suggestions, qui font des personnes photographiées, enquêtées, des partenaires actifs. Il faut, bien sûr, chez le photographe une réelle qualité humaine pour s'ouvrir à de tels échanges et accepter en retour qu'ils retentissent sur sa pratique. L'intérêt des photos de David Desaleux et de l'exploration sociologique qui s'en est suivie tient beaucoup à la richesse de ces échanges en situation.

Pour autant, le livre qui s'ouvre ici n'est pas un rapport d'enquête, mais un livre de photographie, conçu par ce dernier pour mettre en

valeur ses images. Il est rare de trouver des ouvrages académiques richement illustrés, tant le texte y exerce une emprise dominatrice. Quelques images, pas plus, y assurent le plus souvent une maigre illustration, qui a surtout pour fonction de montrer au lecteur que l'enquêteur a bien été sur place. Il en va de même d'ailleurs pour la parole des personnes sollicitées, qui s'insèrent dans le corps de l'analyse du chercheur sous la forme d'extraits judicieusement choisis pour appuyer ses propos et servir sa démonstration.

Rien de tel ici : l'essentiel de l'ouvrage est composé d'un contrepoint entre des témoignages et des photos, comme si c'était vraiment le corps du reportage et de l'enquête qui nous était montré et, surtout, restitué (car on imagine que les agents de ce service de l'Équipement en seront les premiers lecteurs). Deux textes plus académiques sont proposés au début et à la fin du livre, mais rien n'oblige à les lire avant d'aborder le « vif du sujet », entendu comme les mots et les images qui nous procurent l'expérience la plus proche de ce que vivent ces gens.

Là encore, les formules éditoriales sont d'ordinaire peu favorables aux photographes lorsqu'il s'agit de restituer leur collaboration avec des chercheurs ou des écrivains. Un exemple comme *Louons maintenant les grands hommes* demeure rare : dans la version originale de 1939, les photos de Walker Evans entamaient le livre, sans aucun commentaire ; le texte de James Agee n'intervenait qu'à la fin, sans chercher à donner le fin mot de l'histoire, la « légende » des images, c'est-à-dire ce qu'il aurait fallu y « lire »¹.

David Desaleux a choisi un autre parti pris graphique pour installer l'indépendance des photos par rapport aux textes, tout en suggérant une possible articulation entre les unes et les autres : en juxtaposant d'une page à l'autre des extraits des témoignages récoltés et une

1. W. Evans, J. Agee, *Louons maintenant les grands hommes*, Paris, Plon, Terre humaine, 1972. La présentation de cette traduction française ne reprend pas la mise en page de l'édition originale américaine.

photo présentée à l'italienne, il permet au lecteur de voir cette articulation, tout en le contraignant à se défaire du texte et à tourner le livre pour regarder l'image. Passer d'une photo à l'autre le conduit alors à feuilleter le livre dans un sens qui ne permet pas la lecture ; il s'offre ainsi la possibilité de naviguer dans les images de manière autonome, sans plus se référer au texte. Tout en pouvant à tout moment basculer s'il le souhaite dans une appréhension plus classique où le texte reprend ses droits. Cette maquette est ingénieuse et révèle, une fois de plus, que la collaboration du photographe et des sociologues a été pleinement respectueuse des uns et des autres, jusqu'à permettre la formalisation d'un livre accessible par plusieurs entrées, lisible à l'endroit comme de côté. Un livre ouvert.

L'enchaînement des photos y esquisse un récit chronologique. Il intègre un événement particulièrement lourd de sens pour ce lieu et ses occupants : le déménagement du service de l'Équipement et son regroupement avec d'autres services administratifs dans d'autres locaux. À la vision bien ordonnée des bureaux et des couloirs succèdent le désordre des cartons, puis l'instabilité des premières installations. Ce reportage photographique aura eu le grand mérite de se faire au bon moment, pour documenter la transformation physique de ce service administratif – occasion unique pour les chercheurs de déceler certains des enjeux les plus forts, les plus profonds, et peut-être jusque-là les plus cachés, dans la vie de cet univers professionnel. On a donc dans ce livre à la fois un roman-photo et une enquête de terrain. Combinaison que traduit superbement le titre *État des lieux, les lieux de l'État*, qui associe le constat (il s'agit bien d'une plongée dans un des lieux de l'administration publique, donc de l'État) et le sous-entendu (l'état des lieux qu'il faut bien faire avant de restituer un local). Un jeu de mots aussi pertinent ne peut germer que dans l'esprit d'auteurs pétris de sérieux et d'humour, tenant ensemble, comme les pages de ce livre, l'intensité de l'analyse et la force de l'anecdote, mais aussi le pouvoir de révélation des images et la capacité d'étonnement de l'esprit.

PHOTOGRAPHIER LA RÉFORME DE L'ÉTAT ?

par Julien Langumier



En dépit de la production de masse d'images et de reportages pour rendre compte de l'actualité, certains sujets suscitent des débats qui, pour être passionnés, sont le plus souvent déconnectés de la réalité du terrain. La fonction publique d'État et ses fonctionnaires sont de ceux-là jusqu'à devenir une figure abstraite et figée, sans voix ni visage, brandie pour servir des propos idéologiques ou partisans. Les réformes qui concernent la plupart des services de l'État depuis le lancement de la Révision générale des politiques publiques (RGPP) en 2007 ne manquent cependant pas de constituer une actualité riche, qui pourrait susciter des enquêtes approfondies sur ce milieu professionnel singulier au service de la puissance publique. Mais les débats sans cesse reformulés sur la légitimité de l'État à étendre ses interventions ou, au contraire, à se replier sur les seules actions régaliennes, essentielles et minimales, éclipsent sans doute le fait que la fonction publique est aussi un monde du travail avec ses catégories professionnelles, ses corps de fonctionnaires, ses hiérarchies, ses routines, son dialogue social, ses mobilisations syndicales et qu'elle est finalement le produit d'une histoire longue qui s'entremêle avec la genèse de l'État républicain.

Laissons donc de côté les disputes sur le « trop d'État » ou le « trop peu d'État » pour nous intéresser à l'administration telle qu'elle est aujourd'hui, telle qu'elle se présente à un regard extérieur, telle qu'elle se raconte à un étranger, mais aussi telle qu'elle se transforme. À la différence des missions d'audit et des rapports gestionnaires dont l'horizon fuyant est celui d'une meilleure efficacité visant à « faire mieux avec moins », le projet de ce livre est d'aborder sous l'angle du vécu la réalité contemporaine de la fonction publique d'État. Dans l'ombre de l'utopie de la modernisation de l'État, nous voulons rendre compte de l'existence des services et de leur activité quotidienne. En réaction à la *tabula rasa* que réclament les réformes en cours, nous souhaitons rappeler l'histoire et l'héritage des services de l'État dont la révision peut aussi signifier l'oubli.

LA DDE DU RHÔNE : D'UNE DESCRIPTION MONOGRAPHIQUE À UN ÉTAT DES LIEUX PLUS GÉNÉRAL

En introduisant un appareil photographique et un dictaphone dans les bâtiments de la fonction publique d'État, la démarche consiste à investir les lieux du travail administratif – à savoir les bureaux,

salles de réunions, couloirs et cantine – sur le mode de l'inventaire photographique et du recueil de témoignages. Les prises de vue sont l'occasion de rencontrer un certain nombre d'agents et de les questionner sur leurs missions, leur carrière, leurs avis sur les évolutions en cours. En ce sens, l'intention n'est pas d'illustrer les réalisations de l'État à la manière dont peut procéder la communication d'entreprise. Le pari consiste plutôt à produire des images de l'intérieur d'un bâtiment administratif souvent vu de l'extérieur comme une forteresse inaccessible. Notre regard s'inscrit, de manière sans doute réductrice et naïve, dans les lieux où œuvrent les agents de l'État comme si le dédale des couloirs, le mobilier et l'architecture intérieure ou encore l'appropriation personnelle des bureaux, disaient quelque chose – au-delà des multiples missions, projets ou réglementations – de l'esprit des lieux, de l'identité professionnelle des services, des traits propres à la fonction publique.

À l'image de l'ethnologue qui tente d'appréhender de manière quasi exhaustive un isolat social, nous avons choisi de considérer l'administration comme un monde en soi en procédant à une monographie d'un service en particulier : la Direction départementale de l'Équipement (DDE) du Rhône, devenue au cours de l'enquête Direction départementale des Territoires (DDT) à la faveur de la fusion avec la Direction départementale de l'Agriculture (DDA). Le pari est que la description dense d'un terrain particulier peut permettre de dépasser le cas singulier pour en faire un exemple emblématique de transformations plus générales, communes à la grande majorité des organismes publics.

En choisissant la direction de l'Équipement, nous nous sommes intéressés à un service dont l'histoire remonte à l'Ancien Régime avec la constitution du corps des Ponts et Chaussées, et avons focalisé notre attention sur un des représentants de l'État au niveau local. En charge aujourd'hui des questions d'aménagement du territoire, d'urbanisme, de transport, de logement et d'environnement, les activités de la DDE sont plus ou moins familières pour le grand public. Elles concernent à la fois des démarches administratives et réglementaires qui en fait un interlocuteur local du « ministère de la Vie de tous les jours » comme le qualifie un agent, mais aussi des politiques plus générales et stratégies territoriales qui s'adressent davantage aux collectivités locales et aux acteurs économiques. Choisir la DDE du Rhône en particulier et cantonner le regard photographique aux bâtiments qu'elle occupe sont les deux contraintes que nous nous sommes données pour rendre compte du quotidien de cette administration « ordinaire ».

LE REGARD DU PHOTOGRAPHE, FIL D'ARIANE DE L'ENQUÊTE DE TERRAIN

Photographier les lieux et écouter les agents, tel a été le mot d'ordre de l'enquête. La photographie, d'abord, parce que David Desaleux est à l'initiative du projet, né du désir de faire des images de cet univers administratif qu'il a découvert

à l'occasion d'un de ses précédents projets sur le fleuve Rhône, en se frottant aux démarches administratives relatives à l'instruction et au versement de subventions. Des entretiens sociologiques, ensuite, pour formaliser et recueillir de manière plus systématique les échanges et discussions qui ne manquent pas de se nouer entre le photographe et les agents. Mais à la différence des nombreuses collaborations entre photographe et chercheur en sciences sociales, où le premier suit le second en tentant d'illustrer ses analyses, c'est bien ici le regard de David Desaleux qui a ouvert la voie dans cet univers peu familier pour lui, ses photographies et les contacts noués sur le terrain servant dans un second temps de guide ou de fil conducteur

pour le sociologue. Fidèle à la démarche, le présent ouvrage vise avant tout à restituer la richesse du matériau photographique articulé avec les propos des agents recueillis au cours des entretiens. Des pistes d'analyse sociologique sont proposées seulement en conclusion pour ne pas restreindre trop rapidement la perception des photographies et la compréhension des paroles rapportées. Le matériau d'enquête laisse ouverte l'interprétation à travers les multiples lectures possibles d'une image ou d'un extrait d'entretien.

Plus précisément, le primat donné à la photographie correspond au souhait de rendre compte du parti pris du photographe construisant une *regard* qui ne doit pas être effacé par l'intégration des prises de vue dans un texte d'analyse qui ancre et instrumentalise l'image dans une démonstration. De manière symétrique, la sélection des entretiens et la mise en ordre des extraits suivent *l'intérêt* du sociologue. Les matériaux d'enquête se situent donc à un niveau intermédiaire entre l'observation et le texte analytique, et mettent ainsi en valeur, de manière réflexive, le *regard* du photographe ou *l'intérêt* du chercheur en sciences sociales. En les dissociant de l'analyse, il s'agit de proposer une association originale entre photographies et témoignages pour rendre compte de l'activité de l'administration au « ras du sol », au plus près des points de vue des agents et au plus près des espaces de travail.

ARTICULER LA PHOTOGRAPHIE DES LIEUX ET LA PAROLE DES FONCTIONNAIRES

Un balayage rapide des photographies présentées dans le livre trahit d'emblée l'absence des personnes : point de portrait donc, mais des couloirs vides, des bureaux abandonnés, des cantines sans l'affluence du déjeuner. Explicitons le

déroulement des prises de vue pour mieux comprendre ce paradoxe apparent entre la volonté de proposer l'image d'une administration incarnée et la présentation d'images des lieux sans leurs occupants.

Pour investir durablement les locaux de la DDE, nous avons sollicité la direction pour obtenir une forme de laissez-passer, au nom de l'intérêt manifesté pour la valeur patrimoniale des bâtiments. L'accord est établi facilement dans les termes suivants : constituer, par la « mise en image » des bâtiments de la DDE, une mémoire des services de l'Équipement dans le Rhône, juste avant qu'ils ne disparaissent en fusionnant avec l'administration de l'Agriculture. Bien que nécessaire pour pénétrer l'univers de la DDE, ce sésame ne suffit pas à lever les doutes et les inquiétudes d'une partie du personnel qui s'étonne de l'apparition soudaine d'un photographe dans son environnement de travail. Après plusieurs jours d'immersion continue, la présence de l'objectif se banalise et le projet commence à être accepté. Les contacts se font plus faciles, les langues se délient et les portes des bureaux s'ouvrent. Le photographe n'est plus systématiquement cantonné aux couloirs et aux lieux collectifs. Il est invité à partager l'espace plus intime du bureau. Il est aussi autorisé à poser son appareil et à faire des clichés. Plusieurs séries d'images sont ainsi constituées, qui permettent un premier constat empirique : si les agents acceptent de laisser photographier leurs lieux de travail, c'est le plus souvent sans eux. Les chaises et fauteuils, abandonnés précipitamment quelques instants avant le déclic de l'appareil, signifient pourtant la présence de leurs occupants, conférant à ces photographies une tension dramatique liée à cette absence rendue

quasi visible. Significatives d'un terrain qui se dérobe ou qui résiste à la volonté du photographe de faire corps avec son objet, ces images attestent de cet entre-soi et du caractère plus ou moins privé de ces espaces de travail. En poursuivant le dessein de produire une vision de l'intérieur de l'administration, nous avons dans un premier temps touché à une forme d'intimité, révélée par les réactions face à cette présence étrangère, qui plus est armée d'un appareil photographique.

Si les fonctionnaires sont absents des images, leurs propos, leurs analyses et leurs récits professionnels sont bien présents dans les entretiens. La constitution de séries d'images et d'extraits d'entretiens joue la complémentarité entre les photographies des lieux marquées par l'absence et les témoignages retranscrits fidèlement qui rendent compte de la présence des agents. Ces deux formats sont relativement indépendants, car l'un n'illustre pas plus l'autre que l'autre ne le légende. C'est plutôt un phénomène d'écho qui est recherché entre les images et les textes, laissant toujours ouvert le sens de la lecture parmi les innombrables allers-retours possibles entre l'un et l'autre. En intercalant les photographies et les paroles, le travail éditorial rythme cependant la lecture : les séries d'images des bâtiments historiques sont associées à de nombreux extraits d'entretiens évoquant par exemple les carrières des agents, à d'autres séries saisissant le présent des déménagements correspondent des extraits plus courts ou en moins grand nombre reflétant un certain silence propre à cette transformation encore difficilement qualifiable.

Les images rendent également compte des multiples formes d'attachement et d'appropriation des lieux de travail, l'aménagement de chaque bureau dessinant en reflet le portrait de son occupant qui s'est placé spontanément hors champ au moment de la prise de vue. Les photographies invitent à imaginer qui travaille là à partir des multiples indices que nous fournit l'image, à travers également les bribes de récit. Suivant une logique d'inventaire relative aux mille

et une façons de s'approprier son bureau, la série photographique témoigne de l'attachement des fonctionnaires aux lieux qu'ils occupent. Au-delà des bureaux, les éléments qui composent matériellement et architecturalement l'univers administratif sont riches de significations qui renvoient à l'histoire de l'institution. En retour, les clichés ont le pouvoir de faire émerger des récits donnant à voir le sens et la valeur que les personnels accordent aux lieux et aux objets emblématiques de leur environnement de travail.

La focale sociologique et l'objectif photographique jouent ici un duo complémentaire pour constituer une mémoire visuelle et narrative, la description fine des lieux renvoyant aux déroulés de carrières des personnels, mais aussi aux transformations de l'institution évoquée à travers l'évolution des missions et des métiers. Cette mémoire, teintée d'une certaine nostalgie, se distingue de l'histoire de l'administration telle que l'on peut la reconstituer à l'aide des archives. Elle ne vise pas l'exactitude et la précision historique, mais s'appuie sur le sens que les agents donnent à leur engagement professionnel à l'échelle d'une vie.

CHRONIQUE D'UN DÉMÉNAGEMENT, MÉTAPHORE DE LA MUTATION DES SERVICES DE L'ÉTAT

La campagne photographique s'est achevée en novembre 2010, au moment du déménagement de certains services de la DDE qui occupaient depuis les années 1950 l'hôtel historique des Ponts et Chaussées de la

rue Moncey vers la cité administrative au cœur de l'aménagement moderne de la Part-Dieu à Lyon. À l'inverse de la logique d'inventaire qui rend compte d'un temps quasi immuable, la photographie affronte ici un événement qui a toute la banalité d'un déménagement ordinaire, mais derrière lequel se joue l'attachement des personnels au bâtiment historique et se révèlent les enjeux symboliques relatifs à la remise en question de la DDE telle qu'elle a existé depuis l'après-

guerre. Dans un tel contexte, est-il possible de documenter un processus de réforme dont on découvre la temporalité et les finalités seulement au fur et à mesure ? Comment saisir, interpréter et comprendre un présent qui bouleverse les repères, qui donne lieu à de multiples rumeurs à la faveur de l'incertitude qui règne sur les transformations des services de l'État, leurs activités et leurs personnels ? Quel regard photographique construire sur ce sujet improbable ? En prenant au sérieux le déménagement de la DDE, la photographie inscrit l'enquête dans le registre de l'événement à travers la saisie d'un instantané qui ne présage pas du sens des réformes dans la longue durée, mais qui rend compte de l'expérience concrète qu'en ont les fonctionnaires en attendant de disposer véritablement de perspectives plus lointaines. Pour rendre compte de cette actualité et raconter en image cette page qui se tourne, les prises de vue se sont organisées en deux temps : d'abord les clichés du bâtiment historique de Moncey jusqu'à l'évacuation des lieux qui laisse des bureaux vides et blancs, ensuite les images de la cité administrative où les bureaux existants sont réaménagés pour les nouveaux arrivants.

Le déménagement de la DDE est un sujet photographique à la fois tout à fait prosaïque et en même temps complètement métaphorique de ce qui est en train de se passer. Les clichés offrent une image objectivante du présent, incitant les agents à se replacer de manière réflexive dans cette mutation historique quand les mots peinent à qualifier cette actualité. Coupés de leur histoire par la séparation d'avec les lieux, orphelins d'un projet d'avenir autre que comptable, les personnels de l'Équipement expriment, en écho aux photographies des déménagements, la déstabilisation du collectif de travail.

Les agents qui sont ici depuis longtemps, qui ont fait toute leur carrière ici, qui sont entrés à 19 ans, qui ont fait plus de 40 ans de boutique, ils aiment bien raconter aux nouveaux qu'avant, la DDE, c'était un cirque, et que ça explique certaines situations de la maison... En gros, que si c'est toujours le cirque, c'est normal.

Qu'est-ce que ça voulait dire de rentrer à l'Équipement ? Pour moi, c'était une façon de me déplacer d'une ville à une autre tout en gardant ma situation avec une possibilité de changer de travail selon mon gré.

De ne pas être cantonnée à un même travail toute ma vie. Et je me disais que ça pouvait être intéressant, si un jour, je n'ai plus envie de rester dans un contexte, de pouvoir, par mutation tous les trois ans, changer et puis m'enrichir d'autre chose. C'est ce qui me plaisait. Plutôt que d'être toujours dans un même poste à faire toujours les mêmes choses. Je trouvais que c'était un bon moyen de se déplacer en gardant la sécurité de l'emploi et en pouvant faire des choses très différentes. Et bon, je ne m'étais pas trompée, parce que c'est ce que j'ai fait, en fait.

J'ai fait un cheminement qui a toujours été bien porteur de ce que je voulais faire. Et en fait, j'ai toujours eu la chance de rencontrer un travail où je me suis plutôt épanouie que fatiguée. C'est déjà beaucoup je trouve. Qui plus est, pour une femme, je voulais trois enfants minimum et je voulais quand même travailler. Ce qui fait que je n'avais pas le souci de négocier un temps partiel, je pouvais m'arrêter quand je voulais. C'est ce qui me faisait dire que l'administration correspondait bien à mon état d'esprit. Ça allait bien avec mon projet de vie. Je n'étais pas carriériste, je ne voulais pas tout faire pour mon travail au détriment de ma vie privée. Je voulais tout faire en même temps et j'y suis arrivée.

Alors pourquoi le choix de l'administration ? Est-ce que c'est le fait d'avoir déjà des parents dans l'administration qui m'a amené à choisir l'administration plutôt que le privé ? Parce que j'avais aussi ce choix-là. Au niveau rémunération, il n'y avait pas un écart énorme. Donc voilà, je suis rentré à la subdivision de L'Arbresle, comme ça. Il y avait un poste de disponible, j'ai postulé et je suis rentré.

JE VENAIS DE PASSER MON BAC. JE SUIS RENTRÉ À LA DDE UN PEU PAR HASARD. JE VOULAIS ARRÊTER MES ÉTUDES ET CHERCHER DU BOULOT. JE SUIS DONC ALLÉ VOIR L'ASSOCIATION DES ANCIENS ÉLÈVES DU LYCÉE QUI M'AVAIT DONNÉ QUATRE ADRESSES : TROIS ADRESSES DE BUREAUX PRIVÉS DE DESSIN (PARCE QUE JE VOULAIS FAIRE DU DESSIN) ET PUIS UNE ADRESSE «DDE». EN SEPTEMBRE, ILS ME PRENAIENT TOUS. ON N'AVAIT PAS LES SOUCIS D'AUJOURD'HUI ET ILS ME PRENAIENT TOUS. MAIS LES TROIS PRIVÉS, C'ÉTAIT 1000 FRANCS PAR MOIS. ET LA DDE, C'ÉTAIT 1200 FRANCS PAR MOIS. DONC J'AI CHOISI LA DDE. EN PLUS, LE RESPONSABLE DE L'ASSOCIATION DU LYCÉE M'AVAIT DIT : « SI TU PEUX, ÇA SERA MIEUX, TU AURAS PLUS DE TEMPS, TU POURRAS MIEUX APPRENDRE ».





















CRÉDITS

Édition

Fablyo, Lyon

www.editions-Fablyo.fr

En partenariat avec

l'École Nationale des Travaux Publics de l'État

Crédits

Photographies © David Desaleux / www.desaleux.com

Textes © Julien Langumier & Emmanuel Martinais

Préface © Sylvain Maresca

Graphisme & mise en page

Jérôme Granjon / www.pupik.fr

Photogravure

Artscan, Lyon

ISBN 978-2-492385-10-0



Fablyo

Rhône-Alpes



« Avant, dans toutes les grandes révolutions administratives, il y avait des héros, des convaincus, qui défendaient un projet, une vision, des principes. Là, non (...) le seul projet, c'est moins de fonctionnaires. »

État des lieux, les lieux de l'État est une proposition de récit photographique et sociologique, dans les locaux de l'ancienne DDE de Lyon. Confrontées aux témoignages des fonctionnaires, les images rendent enfin visibles les bouleversements induits par la Réforme de l'État et de ses administrations. L'occasion, rare, de découvrir la déstabilisation d'un collectif de travail dédié au service public et de poser la question de sa disparition.



Fablyo

Rhône-Alpes



ISBN : 978-2-492385-10-0
www.editions-fablyo.fr